

Sachant fort bien que son infériorité était dans son ignorance, elle avait senti la nécessité de conquérir une force de plus. En tout elle voulait avoir la supériorité.

Naturellement, elle se montra docile, presque souple avec ses maîtres, et très attentive à leurs leçons ; aussi fit-elle des progrès excessivement rapides, que les professeurs n'hésitèrent pas à appeler *prodigieux*.

Il est vrai qu'elle se levait le matin de bonne heure et qu'elle travaillait toute la journée avec une tenacité qui n'était pas exempte de fièvre.

Elle sortait rarement et presque jamais dans le jour. Deux ou trois fois par semaine après le dîner, elle faisait une promenade au Bois dans sa voiture, tantôt seule, tantôt en compagnie de M. de Manoïse.

Une fois ou deux encore chaque semaine, le jeune homme la conduisait au théâtre à des places louées d'avance, toujours une baignoire ou une avant-scène, afin qu'elle ne fût pas en vue et ne pût être le point de mire des indiscrets armés de lorgnettes.

Du reste, la jeune fille approuvait ces petits arrangements. Ils répondaient à ses intentions et à ses idées intimes.

Elle attendait que le moment fût venu de faire son apparition éclatante au milieu des plus belles étoiles du firmament parisien.

IX

Trois années s'écoulèrent. La resplendissante beauté d'Andréa était arrivée à son complet épanouissement. Tout ce temps avait été bien employé et mis à profit par la jeune fille ; elle avait achevé sa merveilleuse transformation. La fille de Gerlaise n'existait plus réellement. Suzanne était devenue Andréa, qu'on devait bientôt surnommer *la Charmeuse*.

Elle portait avec aisance les plus riches toilettes ; elle avait pris le ton, les manières et la grâce parfaite d'une véritable grande dame. Tout en se livrant à l'étude, elle avait lu beaucoup. Douée d'une mémoire prodigieuse, elle avait étonnamment profité de ses lectures, et elle pouvait parler sur toutes choses avec une grande assurance.

Elle dessinait admirablement et savait se servir des pinceaux avec habileté. Elle chantait à ravir et commençait à être d'une certaine force sur le piano.

Ayant mis à exécution le plan qu'elle s'était tracé, elle était encore inconnue. Cependant, elle avait été vue déjà et probablement remarquée ; mais, évitant de se mettre en lumière, c'est-à-dire de se montrer, elle n'avait pu produire une véritable sensation.

Loin de s'affaiblir, la passion du baron de Manoïse n'avait fait que s'accroître, il adorait Andréa, il en était fou. Il était tellement aveuglé, ébloui, qu'il ne s'apercevait même pas de la froideur d'Andréa, toujours la même, et de son insensibilité.

Pauvre fou, il se croyait aimé !

Disons que la jeune femme ne cherchait pas à le tromper ; elle avait trop de dignité et de fierté pour s'abaisser à jouer un rôle mesquin. Henri se plaisait à s'abuser lui-même. Andréa était son culte ; et il n'avait jamais cessé d'être auprès d'elle plein de courtoisie et de respect.

Si elle eût voulu être baronne, elle n'aurait eu qu'un mot à dire. Sautant à pieds joints sur toutes les considérations, Henri de Manoïse lui aurait immédiatement donné son nom.

Mais ce n'était pas une couronne de baron que voulait Andréa.

Henri était toujours bon, tendre et affectueux pour sa mère et sa sœur ; mais elles ne le voyaient presque plus : c'est à peine si, maintenant, il leur consacrait une heure chaque jour. Elles sentaient bien toutes deux que Henri leur échappait, qu'il cessait de leur appartenir. Elles s'inquiétaient, elles souffraient de se voir ainsi délaissées. La jeune fille ne cherchait pas à découvrir les causes qui attireraient ainsi son frère au dehors et l'éloignaient d'elle ; mais la baronne avait deviné. Elle s'était dit :

— Il y a dans Paris une femme qui s'est emparée de l'existence de mon fils.

Il est rare que le cœur d'une mère puisse se laisser tromper.

D'un autre côté, le jeune homme négligeait de voir les personnes qui s'intéressaient le plus à lui, et cessait même d'avoir des relations avec ses amis les plus intimes.

Parmi ses meilleurs amis, Henri comptait le marquis Maxime de Soubreuil. Leur amitié datait de l'enfance, et des lieux plus étroits et plus intimes encore devaient les rapprocher, car le marquis de Soubreuil était fiancé à mademoiselle Jeanne de Manoïse. On attendait que la jeune fille eût seize ans accomplis pour célébrer le mariage.

Jeanne aimait Maxime. Le jeune homme lui avait inspiré une de ces affections sincères, profondes, basées sur l'estime, qui s'emparent complètement du cœur d'une jeune fille et ne lui laissent pas désirer autre chose que le bonheur qui lui est promis.

Maxime de Soubreuil aimait aussi Jeanne de Manoïse ; mais son amour — était-ce bien de l'amour ? — n'était pas suffisamment puissant pour garantir son cœur contre l'invasion d'une autre passion, comme nous le verrons bientôt.

Le marquis de Soubreuil n'avait ni père, ni mère. Agé de trente ans, il se trouvait maître absolu d'une fortune considérable, et il portait un nom qui n'avait rien à envier aux plus anciens et aux plus illustres de France. Porté avec honneur pendant deux ou trois siècles, ce nom lui avait été transmis sans tache par son père. Le conserver intact ne lui paraissait point difficile ; il avait la fierté, la noblesse et le cœur haut placé des hommes de sa race, et ne se trouvait pas indigne de ses ancêtres.

Il avait d'autant plus le droit de compter sur lui, que jusqu'alors aucune passion ne l'avait rendu son esclave.

L'existence de tout homme subit plus ou moins l'influence de la femme. Or, cette influence peut être bonne ou mauvaise. Elle rendra l'homme heureux ou malheureux. Elle le fera grand, honoré, glorieux, ou bien rouler au fond d'un abîme.

Le marquis se trouvait placé sous la bonne influence de la femme. Il aimait évidemment Jeanne de Manoïse, et il ne croyait pas que ce qu'il ressentait pour elle, tendre affection ou amour, pût être déraciné de son cœur. Il attendait, plein de respect pour la décision de sa future belle-mère, le jour où Jeanne et lui devaient être unis.

Sous tous les rapports, mademoiselle de Manoïse était digne de l'amour de Maxime. Sa beauté était fraîche, gracieuse et suave comme un beau jour de printemps. L'éclat de son doux regard reflétait la pureté de son âme et révélait les trésors tenus en réserve dans son cœur. Comme si elle eût moins appartenu à la terre qu'au ciel, elle avait le corps faible et la santé délicate. Elle ressemblait à une de ces fleurs précieuses et fragiles qu'un rayon trop ardent du soleil peut flétrir ou qu'un souffle trop fort de la brise peut effeuiller.

Comme tous les autres amis d'Henri, Maxime était sûr que le jeune baron se trouvait enlacé dans une chaîne de fleurs tenue par la main d'une femme. Moins heureux que quelques autres, il n'avait jamais eu l'occasion de voir Andréa. Plus d'une fois, il avait affectueusement interrogé Henri.

— Mon cher Maxime, répondait celui-ci, je ne puis et ne veux encore te rien dire. Le moment n'est pas venu. Attends.

Le marquis n'avait aucune raison d'insister, ce qui, d'ailleurs, pouvait contrarier son ami.

Un jour, Andréa dit à Henri :

— Je crois que, maintenant, je suis assez grande et suffisamment présentable pour paraître en société sans y faire une trop mauvaise figure, me montrer un peu en public et affronter les regards souvent moqueurs du monde.

— Ma chère Andréa, répliqua le baron, vous avez toujours été la plus belle et la plus parfaite de toutes les femmes.

— J'accepte le madrigal, parce qu'il vient de vous, fit-elle en souriant.

— Voyons, reprit Henri, quelles sont vos intentions ?

— C'est juste, il faut bien que je vous les fasse connaître. Je décide que dorénavant je sortirai aussi bien dans la journée que le soir. Je ne crains plus de faire voir au grand jour et au soleil mes superbes toilettes et mes riches parures. Je désire aussi assister à quelques fêtes et en donner ici moi-même quelques-unes, afin de voir de près ce

monde du Paris élégant, que je ne connais pas encore, ne l'ayant entrevu qu'à distance.

— Je ne tiens pas précisément à recevoir ici des femmes ; je me propose, d'ailleurs, d'être très difficile dans le choix de celles que je fréquenterai et de restreindre beaucoup ce genre de relations. Ce sont vos amis, monsieur de Manoïse, qui formeront le premier noyau de ma société."

Le jeune homme la regarda avec la plus vive surprise.

— Vous sentez bien, continua-t-elle, que je ne puis admettre les premiers venus dans notre intimité ; voilà pourquoi je vous laisse le soin de choisir, parmi les hommes que vous connaissez, ceux que vous croirez pouvoir me présenter et que vous jugerez dignes de notre société.

— Ainsi, Andréa, c'est bien décidé, vous voulez recevoir ?

— Si cela ne vous contrarie pas.

— Nullement. Seulement, je crains...

— Que craignez-vous, monsieur le baron ?

— Oh ! rien pour moi... Mais tous ceux qui vont vous connaître, mes amis les premiers, vont devenir vos adorateurs.

Andréa se mit à rire, en faisant jouer un éventail dans sa main.

— Henri, est-ce que vous êtes jaloux ? l'interrogea-t-elle.

— Dame ! je peux le devenir, répondit-il en souriant.

— Ainsi, reprit-elle, vous me croyez dangereuse pour le repos de vos amis ?

— On ne peut plus dangereuse !

— Vos amis sont alors des hommes bien faibles.

— Tous les hommes se ressemblent, Andréa, et je ne sais pas s'il en existe qui puissent résister à la puissance et au charme que renferment, je ne dis pas seulement votre sourire et le timbre harmonieux de votre voix, mais toute votre personne. Vous êtes si belle, Andréa !... Vous seul ignorez ce que l'on éprouve en vous regardant, et vous ne pouvez point subir l'impression étrange des lueurs fascinatrices qui s'échappent de vos yeux.

— En ce cas, dit-elle en riant, j'aurai pitié de vos amis, et je mettrai un voile sur mes yeux, si vous le jugez nécessaire, afin qu'ils ne soient pas réduits en cendres du premier coup.

— Oh ! tenez, quand vous devenez railleuse comme en ce moment, vous êtes plus adorable encore, et on a le désir de se prosterner à vos pieds !

— Monsieur le baron, reprit Andréa, revenons s'il vous plaît à mes projets.

— Quand avez-vous l'intention d'ouvrir votre salon ?

— Le plus tôt possible ; toutefois rien ne presse.

— Néanmoins, je vais y penser dès aujourd'hui.

— Merci. Je dois aussi vous faire part d'un autre de mes désirs.

— Me l'exprimer est me donner un ordre.

— Je veux avoir ma loge à l'Opéra.

— Vous l'aurez.

— Dès demain.

— Oui, dès demain.

— On dit que le vendredi est le beau jour à l'Opéra.

— Cela dépend beaucoup du spectacle et des artistes qui doivent chanter. Cependant nos grandes dames conservent encore l'habitude de se rencontrer à l'Académie de musique le vendredi.

— Eh ! bien monsieur le baron, vendredi prochain on me verra dans ma loge, à l'Opéra.

— Dois-je vous demander la permission de vous accompagner ?

— Je préfère arriver seule. Mais j'espère bien que vous serez dans la salle et que vous me ferez l'amitié de venir causer avec moi dans ma loge. J'aurai probablement à vous demander les noms de beaucoup de personnes qui occuperont les loges et l'amphithéâtre.

X

Deux mois plus tard, le plan conçu par Andréa, mis à exécution, avait eu le résultat complet qu'elle attendait.

Elle était connue de tout Paris. Nous parlons ici du Paris mondain, qu'on voit au théâtre, aux courses, dans les allées du Bois ; du Paris oisif, qui flâne et se promène, qui fréquente les salons, les coulisses de l'Opéra, les boudoirs, qui sait la chronique du jour, recueille le scandale et com-